

HOMMAGE AU CHE

50^e ANNIVERSAIRE DE L'ASSASSINAT
D'ERNESTO CHE GUEVARA

UNITÉ COMMUNISTE DE LYON



HOMMAGE AU CHE

50 ANS DE LA MORT DU CHE

IL Y A 50 ANS, ERNESTO CHE GUEVARA MOURAIT, ASSASSINÉ.

Après de nombreuses années consacrées à la lutte pour la lutte contre l'emprise de l'impérialisme US, pour la révolution et le socialisme, il était assassiné par les forces paramilitaires de l'État bolivien, pilotées par la CIA. Klaus Barbie, alors en « cavale », se serait vanté de l'avoir torturé lui-même, pour le compte du régime de La Paz. Che, son image, ses portraits, ses citations, forment autant d'icônes pour le mouvement révolutionnaire international. Sa jeunesse, son charisme, l'allant, l'entrain révolutionnaire qui l'accompagne en font un symbole. Le Che, quoiqu'il en soit, demeure pour beaucoup, en particulier dans la jeunesse, une porte d'entrée vers la lutte, une porte d'entrée vers la combativité. Il incarne un romantisme révolutionnaire qui, s'il ne se suffit à lui seul, s'il n'est pas ce qui apportera la victoire, permet à de nombreux et nombreuses camarades d'entrer dans le combat contre l'impérialisme et la bourgeoisie. A être omniprésente, cette image en ressort, hélas, bien souvent délavée, édulcorée, vidée de son sens et de son contenu. Les capitalistes, en quête de profits, ne se sont pas privés, après l'avoir tué, de vendre sa peau et son image. Des millions de produits à son effigie sont ainsi mis dans le commerce chaque année, générant des revenus considérables. Ironie que le Che puisse créer du PIB chez les impérialistes, sur des T-shirts produits par le tiers-monde.

Les trotskistes, les anarchistes, les révisionnistes ont tenté de l'accaparer. Le NPA de Besancenot se revendique ainsi de lui et de Léon Trotski — lequel passe nettement moins auprès des jeunes, malgré les louanges qu'en chante l'Education Nationale. Les anarchistes le rêvent en libertaire camouflé qui s'ignore. L'un et l'autre le rêvent en anti-stalinien, en anti-soviétique, en — *in fine* — anticommuniste. Dans un sens, ils n'ont pas tort sur un point, et le Che, en cela, fait la nique aux révisionnistes. Tout communiste qu'il était, le révolutionnaire ne s'est pas comporté en laquais de Moscou et s'est élevé contre le tournant Khrouchtchevien.

Cela lui permit de déclarer : *« C'est dans ce que l'on a appelé les erreurs de Staline que réside la différence entre un comportement révolutionnaire et un comportement révisionniste. Il (Staline) comprend le danger des rapports (de marché) mercantilistes et essaie d'en sortir progressivement en brisant l'opposition. La nouvelle direction (Khrouchtchev) par contre cède aux impulsions de la superstructure et place l'accent sur l'activité mercantile. »*

Sa critique du manuel révisionniste d'économie politique resta, ainsi, jusqu'en 2006 dans un classeur fermé. A trop en faire une icône consensuelle, on finit par tuer une nouvelle fois l'homme et sa pensée. Parfois, et l'ironie est grande, ce sont chez ces ennemis que sonnent les plus sincères hommages. La bourgeoisie et les fascistes, à vouloir attaquer le contenu politique de ce que défendait le Che sont parfois les seuls à en parler, à ne pas remettre ces faits « gênants » au placard, à savoir que le Che n'était pas un plat démocrate, pas un gentil réformiste, pas une icône, mais un soldat de la révolution prolétarienne mondiale, sous l'étendard du bolchevisme.

C'est à cela que nous voulons rendre hommage.

Né en 1928 Argentine, Ernesto Guevara n'est pas d'une famille prolétaire, bien qu'elle fut progressiste. Issu de l'union de membres de la haute bourgeoisie et de la noblesse — il descend du vice-roi espagnol du Pérou — il fait partie de ceux qui devinrent des traîtres à leur classe, à l'image de Marx,

d'Engels, de Lénine pour ne citer qu'eux, et qui choisirent les rangs du peuple. Brillant étudiant, athlète de qualité, il poursuit des études de médecine. Avec son ami Alberto Granado, ils décident d'interrompre celles-ci pour prendre une année sabbatique et voyager. Ce voyage fut, pour lui, l'occasion de découvrir deux choses essentielles. La première, la réalité du capitalisme, de la misère, de l'exploitation, de l'inégalité, d'une incroyable brutalité au sein des républiques bananières d'Amérique latine, dont les dirigeants répondaient tous aux compagnies américaines et, par effet de rebond, à Washington. La seconde était cruciale dans sa conception politique et stratégique : celle de concevoir l'Amérique Latine non comme un ensemble d'Etats à l'Européenne, mais comme un espace de manœuvre unifié, comme un espace de lutte où les frontières ne sont pas étanches. Le fait d'appréhender l'espace de cette manière fut un des fondements de sa manière de penser le combat contre l'impérialisme.

Car l'impérialisme pèse lourd, en Amérique Latine. Les USA sont une chape de plomb terrible. A son retour, après avoir obtenu ses examens en juin 1953 — ce que certains anticommunistes comme Pierre Rigoulot, co-auteur du *Livre Noir* le contestent, par pure acharnement — il participe au Mouvement Nationaliste Révolutionnaire, avant de rompre avec eux du fait de leurs positions racistes. Déçu, il repart et arrive au Guatemala. Où qu'il aille, il retrouve cette misère noire et une répression impitoyable. Dans ces Etats asservis économiquement aux entreprises américaines, les revendications des sociaux-démocrates les plus modérés étaient alors vus comme un *casus belli*. Le fait de s'opposer à l'ordre colonial relevant de la peine de mort. Les mots « réforme agraire », « instruction gratuite », ou « politique d'emploi » étaient synonyme de danger révolutionnaire, et justifiaient les menaces, les pressions, les sabotages, les meurtres ou les coup d'Etat. Mais, en Amérique du Sud comme dans sur la plus grande partie de la planète, le vent d'est soufflait plus fort que le vent d'ouest. La révolte grondait, et Ernesto Guevara entendait ne pas rester à l'écart de celle-ci. Au Guatemala, alors qu'il aide la population, en s'appuyant sur sa formation médicale, il retombe sur de vieilles connaissances, les représentants du Mouvement du 26 juillet [M-26-7], dirigé par quelqu'un qui devint inséparable de Guevara, Fidel Castro.

Il fait une rencontre nouvelle, également, dans ces cruciales années 1953-1954 : la Guerre Froide. Alors que l'URSS, par le truchement de la Tchécoslovaquie, soutient le gouvernement progressiste de Arbenz, nouvellement élu, en lui transmettant des armes, la CIA organise un coup d'Etat pour juguler les aspirations démocratiques de la population, tout en liquidant la menace de contagion communiste. Cette rencontre indique à Ernesto, affublé du surnom de « Che », une chose essentielle : le pouvoir ne se gagne pas, il se conquiert. Il ne tombe pas avec aisance dans la main des masses, il exige un combat. Après le coup d'Etat, sa route croise celle de deux frères : Fidel et Raoul Castro. Leur mouvement n'est pas un inconnu pour Ernesto Guevara, mais il n'en avait pas rencontré les dirigeants. Au Mexique, où ils sont réfugiés, les trois hommes se rencontrent. Ils devisent sur un grand nombre de choses. Le Che est séduit, semble-t-il, par la volonté de combat des frères et décide de rejoindre me M-26-7. Originellement, le Che est un médecin de terrain. Il est embarqué à ce titre dans l'expédition du *Granma*, un petit navire chargé de troupes, destiné à faire débarquer un Etat-major dans l'île de Cuba. Cuba, à cette époque, est le bordel de l'Amérique. L'île est dévouée à la prostitution, au jeu, aux activités mafieuses. Son dirigeant, Fulgencia Batista, est une marionnette entre les mains des USA et des mafieux. Malgré cela, les USA n'apprécient guère ses services et se méfient de lui. Il n'a pas la poigne de ses compères du continent, et, sous sa direction, Cuba est en roue libre.

Le débarquement échoue lamentablement. Mal préparé, avec une logistique désastreuse, doublée d'une probable trahison, le groupe subit de lourdes pertes. La vingtaine de survivants rejoint les collines de la Sierra. Dans une région montagneuse, rurale, agricole, difficile de compter sur les forces de la classe ouvrière. Coupés des régions industrialisées, les forces révolutionnaires se nouent avec les masses rurales, se mettent à leur école... en somme passent par la même transformation que celle qu'a pu connaître le PCC, en Chine, après son éviction des côtes par la campagne d'extermination menée par les nationalistes. Cela marche. La révolution, par les foyers ou *focos*, fonctionne et chasse le régime pourri de Batista. Cette victoire, malheureusement, se traduit par une compréhension erronée de la question du Parti, considérant que les *focos* s'y suppléent parfaitement et le rendent non nécessaire. La systématisation de ce concept, base du guévarisme, représente un malheureux travers gauchiste. Le 1er janvier 1959 incarne la dernière révolution réussie par les armes. Les autres ont malheureusement fait long feu depuis, ou, dans le cas du Népal, se sont enlisées dans une inextricable situation.

LA CAMPAGNE DE CUBA ET LA CONSTRUCTION DU SOCIALISME.

Au sein de la lutte pour la révolution à Cuba, le Che s'est illustré comme un dirigeant de terrain hors pair, comme un guérillero lui-même, comme quelqu'un étant capable de transformer des petits détachements armés en une organisation fonctionnelle, efficace et redoutable. Cela exigeait une connaissance des principes de commandement, des principes de la guérilla, mais également de comment elle s'inscrit dans une lutte politique. Certains, certaines, tentent de cibler sa dureté dans cette lutte comme une illustration d'un autoritarisme sans bornes. Il convient de rappeler que les discussions de salon et le démocratisme doivent, dans l'action, céder le pas à l'unité de volonté, à l'unité de corps, à une discipline de fer qui se marie mal avec les désirs personnels. La guérilla, et l'appui d'une partie de la bourgeoisie nationale cubaine, triompha du régime pourri de Batista. Le premier janvier 1959, la révolution cubaine triomphe. Fondamentalement, les USA n'étaient pas hostiles à une expulsion de Batista. Ils l'ont soutenu avec une mollesse rare, et se sont contentés de rester dans l'expectative. Dans leur conception, le nouveau gouvernement, forcément plus populaire que la dictature, serait bien obligé de trouver un compromis avec la superpuissance, située à 200 km de ses côtes. Les USA disposaient de certains relais et d'agents au sein du M-22-7, notamment les éléments droitières, timorés... Dans *Le socialisme et l'Homme à Cuba*, Ernesto Guevara revient sur ce passage :

« En janvier 1959, le gouvernement révolutionnaire s'est constitué avec la participation de divers membres de la bourgeoisie traître. Facteur de force fondamentale, la présence de l'Armée rebelle était la garantie du pouvoir. De sérieuses contradictions se sont aussitôt développées. Elles ont été en partie surmontées lorsqu'en février 1959, Fidel Castro a assumé la direction du gouvernement en tant que premier ministre. »

L'ennui, pour les américains, étant que la ligne qui triompha au sein du M-22-7 était sur une base d'indépendance et de développement économique de l'île, contradictoire avec les intérêts économiques et géopolitiques des USA. La ligne du Che, mais aussi de Fidel Castro, était une ligne qui ne tolérait pas la tutelle d'une autre puissance, ni le maintien de liens d'ordre coloniaux. Le moyen terme trouvé fut autour du maintien de la concession de Guantanamo à l'US Navy. Les USA se

sont empressés alors, dans un plan mal conçu, décousu, raté, de faire débarquer un commando de contre-révolutionnaires. Ce débarquement, dit de la Baie des Cochons, fut un fiasco monumental. Un fiasco qui créa un fossé immense entre La Havane et Washington. Une hostilité qui s'est maintenue durant l'intégralité de la guerre froide, avec des sommets de tension, comme lors de la crise des missiles.

Crise des missiles au sein de laquelle le Che eût une position qui fit écho à celle de la Chine, et qui reflète sa compréhension de l'espace : Cuba est un des fronts de la lutte mondiale contre l'impérialisme et contre l'impérialisme américain, qui formait à l'époque le plus vindicatif. Cuba, pour le Che, doit assumer donc sa position dans cette lutte mondiale et accepter de courir des risques. C'est le prix à payer pour tenir un pistolet sur le cœur des USA. D'autant que Kennedy, fondamentalement, jouait à un jeu de poker, jeu bien compris par la Chine, mais nullement par l'URSS, qui voyait sa stratégie de développement comme un jeu d'échec. Au sein de Cuba, Che fut missionné pour s'occuper du développement de l'industrie. Bien que l'île soit sous perfusion de la part de l'URSS, aspect qui fut par la suite cher payé, le Che tente de mettre en place une politique de développement planifiée, avec une réforme agraire et un début de mise en place d'industrie. Dans un sens, le modèle de développement économique pourrait s'apparenter à celui du Grand Bond en Avant. Une tentative de franchir les étapes par le volontarisme, par l'effort collectif. Cette campagne s'est faite en employant les stimulants politiques, en faisant appel aux masses, en tentant, par leur mobilisation, de triompher de tous les obstacles.

Probable que l'ambition fut trop grande. Probable également que l'URSS, qui souhaite inclure Cuba dans la « Division Internationale Socialiste du Travail » n'ait pas été particulièrement empressée de doter l'île de moyens pour développer une industrie industrialisante. Nul doute que ces aspects là, le Che en a une certaine conscience. Il le note en 1965 :

« Cependant, l'État se trompe quelquefois. Quand une de ces erreurs se produit, le manque d'enthousiasme collectif se traduit par la diminution quantitative de chacun des éléments qui composent les masses. Le travail se paralyse jusqu'à en être réduit à des dimensions insignifiantes. C'est le moment de rectifier. C'est ce qui est arrivé en mars 1962, face à la politique sectaire imposée au parti par Aníbal Escalante. »

Si la lutte contre cette tendance à une intégration à l'espace économique soviétique s'est illustrée par la purge de Aníbal Escalante (1962), agent des intérêts de l'URSS au sein de la direction du PSP, l'URSS triompha pourtant. Dans la situation de Cuba, en 1962, l'URSS avait plus à offrir en termes d'armes, d'équipement, de ressources et de crédits que la Chine Populaire, indépendamment de la ligne. Le pragmatisme de cette prise de position se justifie, dans un sens tactique, mais stratégiquement, il fut funeste à Cuba. Il illustre pleinement les problématiques auxquelles nous serons, nous aussi, confrontés dans une situation similaire, et où des concessions justifiables à un instant T nous enferment dans une impasse à un instant T. Il est possible de critiquer la pensée politique du Che, il est possible d'y voir des erreurs, mais en revanche, il n'est pas possible de parler, ici, de trahison. Il y avait une volonté sincère de construire le socialisme et d'apporter l'éducation, la santé, la culture aux masses de Cuba. Dans une certaine mesure, et sur ces secteurs, Cuba tint ses promesses. Mais sur le noyau dur de l'économie, en revanche, l'affaire capota. La critique de la loi de la valeur et des méthodes de Khrouchtchev dans l'économie politique fait écho au débat qui eut cours entre les années 30 et 50 en URSS.

On retrouve là une vue similaire entre la conception de l'économie politique défendue par Staline et les membres de son équipe, contre une vision prétendument apolitique, en fait libérale, défendue par les économistes soviétiques des années 50. C'est cette vision qui devint hégémonique après 1956, entraînant l'URSS, et Cuba, dans son sillage funeste. Si le Che à joué un rôle important au sein de Cuba, il s'est montré, également, un incontournable acteur de la scène internationale, en travaillant à monter un projet d'union anti-impérialiste, à l'échelle mondiale : la tricontinentale.

L'INTERNATIONAL

Après la crises des missiles de Cuba, le Che poursuit ses voyages. Charismatique, orateur de talent, il est l'envoyé idéal pour nourrir les relations nouvelles que Cuba souhaite établir avec le reste du monde en lutte. Ainsi, en 1963 il est en Algérie, pour une visite de quatre jours qui, finalement, dure trois semaines. Là, il noue des liens, et entame un travail avec l'aile gauche du F.L.N., incarnée par Ben Barka.

En 1964, il fait un discours à l'ONU dans lequel il explique la situation de Cuba et fustige la politique étrangère des USA. Il y revendiqué le fait d'avoir fusillé et fait fusillé des ennemis

« Nous avons fusillé, nous fusillons et nous continuerons à fusiller tant que cela sera nécessaire. Notre lutte est une lutte à mort. »

Par la suite, il reprend ses voyages. Chine — où il vient sans prévenir Fidel Castro, déclenchant son ire — Egypte, Algérie, Ghana, Guinée, Mali, Bénin, Congo, Corée du Nord... il traverse le tiers-monde. En chemin, il fait étape en France et en Irlande. Sa pensée politique évolue et se rapproche des conceptions chinoises. Pour la direction politique cubaine, un fossé se creuse. Dans son discours d'Alger, prononcé au début de 1965, le Che cible même l'URSS, en termes voilés certes, mais attaque ses manquements aux grands principes communistes.

« Les pays socialistes ont le devoir moral de liquider leur complicité tacite avec les pays exploiters de l'Ouest. Le fait que le commerce est actuellement réduit ne signifie rien. »

Si le discours est reproduit dans les journaux cubains, la visite en Chine est passée, elle, sous silence. Elle formait, il faut le dire, un terrible crime de lèse-majesté envers l'URSS, laquelle le considère désormais comme un agent de la Chine. Lui même montre des signes d'adhésion progressive aux conceptions défendues par Mao Zedong, quant à la nature sociale-impérialiste de l'Union Soviétique. A Cuba, les tensions avec Castro et avec les représentants soviétiques sont fortes. Ernesto Guevara disparaît du devant de scène. Démoralisé par la situation, rongé par l'inaction et par le travail de bureau, brûlant de réaliser son affirmation, construire « deux, trois, plein de Viêt-Nam » Che part pour le Congo, pour tenter d'apporter un soutien militaire à la lutte contre l'impérialisme. Après 7 mois de combat contre les troupes de Mobutu, l'opération est un échec critique, les pertes sont lourdes tant en termes d'hommes que de prestige. Il passe près de deux ans dans la clandestinité, ne voulant pas rentrer à Cuba. Hésitant entre retourner combattre dans son pays et lutter en Bolivie contre le gouvernement fasciste, le Che finit ultimement par choisir de rejoindre les rangs de l'Armée de Libération Nationale de Bolivie. Là où il trouva la mort. C'est dans la jungle, en 1967, que le Che rédige son message à la tricontinentale. Ce message consacre une divergence de vue avec la direction soviétique et son ralliement net à la ligne de Mao Zedong.

Pendant cet exil plus ou moins imposé, un des plans de Che Guevara, dont Ben Barka fut l'architecte principal, voit le jour. L'idée de la tricontinentale, ou *Organización de Solidaridad de los Pueblos de África, Asia y América* pour son nom complet, est relativement simple. Elle est conçue dans l'esprit d'une entraide technique, politique et militaire entre les différents états subissant l'impérialisme. Elle se caractérisa par ce slogan : « trois continents, une révolution. »

S'inscrivant dans une idée de moyen terme entre Chine et URSS, cette conférence faite du 3 au 15 janvier 1966 définissait les objectifs suivants :

- Lutter contre l'impérialisme et le colonialisme. Assurer l'émancipation des peuples dominés et opprimés.
- Relier et unifier les mouvements de lutte, issus de la conférence de Bandung, et travailler en commun avec la Chine et l'URSS, malgré leur situation de rupture.
- Rejoindre la lutte pour une révolution à l'échelle mondiale.
- Lutter contre les régimes d'Apartheid.
- Lutter contre la menace de l'arme nucléaire.

Malgré une situation peu évidente, du fait des tensions internationales de l'époque, 82 Etats y participent. Ben Barka, enlevé par la France, ne peut s'y rendre. En soi, la conférence est un succès, mais un succès éphémère. Pourtant, elle posait des bases saines, lesquelles méritaient d'être étudiées et diffusées, encore à l'heure actuelle. Comme tous les personnages importants de l'Histoire, bien des théories entourent de limbes la mort du Che. La tentation du complot, du règlement de compte, à longtemp circulé. Si le désaccord avec Fidel Castro et l'URSS était marqué, si la rupture était consommée — le Che fit, par ailleurs, un testament politique avant son départ de Cuba — il n'existe pas de preuve d'une complicité entre la CIA et les forces pro-soviétiques. Si Cuba ne fit rien pour aider Ernesto et sa poignée de guérilleros, l'île ne fit rien non plus pour envenimer les choses.

D'une manière générale, les raisons de la défaite du Che et de ses troupes résident dans plusieurs choses : le climat politique n'était plus le même que 8 ans auparavant. Les USA sont extrêmement méfiants quant à la situation internationale. Le relatif laisser-faire rencontré face à Batista n'a plus court. L'opération est mal menée, avec des forces faibles et peu fiables. Surtout, la guérilla peine à obtenir le soutien des masses. Autre facteur, les conceptions militaires se sont nourries de l'expérience du Viêt-Nam et de la Guerre d'Algérie. Les dispositifs de COIN [Contre-insurrection] sont pleinement opérationnels. Le Che est tombé contre plus fort que lui. Les raisons de son exécution restent débattues. Toujours est-il qu'un procès public aurait été certainement nuisible, comme le fut le procès de Georges Dimitrov par les nazis à Leipzig, ou comme le fut, plus tardivement, la tentative de juger Honecker. Bien souvent, les tribunaux de la bourgeoisie se retournent contre elle. Toujours est-il que le 9 octobre 1967, à 13h10, Che Guevara mourait sous les balles. Selon Mario Terà, qui affirme être celui qui l'a tué, dans une interview de 1977 à Paris Match, ses derniers mots furent « Soyez serein et visez bien ! Vous n'allez tuer qu'un homme ! »

Ainsi mourrait un Homme. Mais, comme tous les martyrs, en l'assassinant, les criminels le rendirent immortel. Car les idées et l'héritage politique du Che ne mourut pas.

UN HÉRITAGE CONSÉQUENT.

A la mort du Che, un curieux culte s'est développé. Des centaines de personnes sont venus voir son corps dans l'hôpital, où il est exposé. Ainsi, l'attitude christique du corps, mêlé

aux conceptions de la théologie de la libération, font que de nombreuses nonnes de l'hôpital coupent des mèches de cheveux, comme des reliques. Il se crée un culte fascinant, autour de légendes telles que *San Ernesto de La Higuera* et *El Cristo de Vallegrande*, parlant d'un réveil de celui-ci, se relevant d'entre les morts. Ce curieux épilogue, faisant du Che un saint de certaines sectes catholiques, n'est pas sans évoquer ces curieuses icônes orthodoxes ou arméniennes, représentant Staline en saint auréolé. Si cela est révélateur d'une certaine perception du rôle de ces deux personnages, par une partie des masses, ces aspects nous intéressent moins que l'héritage idéologique et politique qu'ils peuvent laisser.

Le Che a déclenché un engouement que nous avons déjà souligné en introduction de cet hommage. Il a illustré l'enthousiasme combatif, l'envie de combattre, l'abnégation, le don de soi. Ces qualités — très aisément intégrables à une imagerie chrétienne et romantique du martyr — ont fait et font toujours du Che un symbole de la jeunesse révoltée. Il reste l'image de l'homme d'action, l'image du vadrilleur, de l'infatigable combattant contre la misère. L'image, aussi, du médecin fidèle à son serment, qui, lorsque capturé, proposa de soigner les soldats blessés de l'ennemi. Celui qui écrivit, dans *le Socialisme et l'Homme à Cuba* :

« Tous les jours, il faut lutter pour que cet amour de l'humanité vivante se transforme en gestes concrets, en gestes qui servent d'exemple et qui mobilisent »

Mais la pensée politique du Che, qu'en est-il ?

Trop souvent réduit à une imagerie, à un simple symbole, le Che a été victime de la foire d'empoigne qu'opèrent les opportunistes sur tout ce qu'ils peuvent capter, récupérer, intégrer à leur construction idéologique pourrie et instable. Une nouvelle fois, nous pensons aux anticommunistes, aux trotskistes, aux révisionnistes, chacun essayant de faire du Che « un d'entre eux. » Ironie de la chose, nul doute que Ernesto Guevara n'aurait pas hésité à en fusiller certains. Mais le flou bénéficie toujours à l'opportunisme. Or, le « guévarisme », si il est possible de parler ainsi, a été défini, notamment en collaboration avec le français Régis Debray, son compagnon de lutte en Bolivie, sous un concept : le foquisme. Ce foquisme est ce qui démarque, au final, la pensée guévariste du léninisme, idéologie pourtant à laquelle le Che se rattachait.

Dans *La Guerre de Guérilla*, écrit en 1961, Che Guevara expose certaines bases de sa conception politico-militaire et sa conception stratégique. Régis Debray, de son côté, synthétise son expérience dans *Révolution dans la révolution* en 1967. Il est difficile de faire, dans cet ouvrage, la part des choses entre ce qui est du domaine de la conception de Debray lui-même et ce qui provient du Che. Toujours est-il que des recoupements peuvent être faits. Contrairement à la thèse défendue par de nombreux anticommunistes, le Che ne s'est pas élevé contre un hypothétique Thermidor stalinien, mais s'inscrit dans la droite ligne de la pensée léniniste. Sa brouille avec l'URSS, qui sert souvent d'argument, est une brouille avec la ligne de l'URSS d'après 1956, sociale-impérialiste, restauratrice de l'économie de marché, liquidatrice de la révolution prolétarienne et de la dictature du prolétariat. Il lui est ainsi attribué la déclaration suivante :

« Celui qui n'a pas lu les quatorze tomes des écrits de Staline ne peut pas se considérer comme tout à fait communiste. » (cité dans le N°720 du magazine *Historia*, 2006)

Pourtant, il est hasardeux d'en faire un maoïste. Si sa pensée politique et sa compréhension de la situation internationale le rapproche de la Chine Populaire ; s'il ne fait nul doute que la Révolution Culturelle a certainement eu un écho favorable chez lui ; si la guérilla, comme pour Mao Zedong, est au centre de la question de la conquête du pouvoir, des différences inconciliables demeurent.

La question du Parti forme cette barrière, et derrière elle, la question de la stratégie générale. Dans sa conception des choses, la guérilla armée est l'alpha de la lutte. Autour de *focos*, des foyers, la lutte armée est l'outil qui agrège les forces. Contrairement à l'expérience chinoise, qui s'est appuyée sur la paysannerie pauvre par nécessité et pour être loin des citadelles de l'impérialisme, tout en maintenant la classe ouvrière au centre de son projet, les *focos* basent leur stratégie sur les campagnes. La satisfaction des revendications de la paysannerie pauvre et des campagnes devient le stimulant principal de la lutte. Elle doit permettre à la guérilla de s'assurer un soutien, de développer des foyers [d'où son nom] de combat les plus nombreux possibles, pour forcer l'ennemi à se disperser. L'idée est de faire tâche d'huile et d'engranger des forces pour passer de la petite guérilla à la grande guérilla, puis de celle-ci à l'offensive victorieuse.

Dans les faits, des failles terribles condamnaient l'expérience.

La principale faiblesse de la pensée du Che est d'avoir sous-estimé la nécessité de l'organisation, du besoin du parti, de son rôle d'Etat-major de la classe ouvrière ainsi que des classes opprimées. D'une part car, dans le combat, le Parti Communiste ne fait pas que des tâches liées à la guerre contre les forces de l'impérialisme. Il mène un travail légal ou illégal, clandestin ou affiché, au travers de ses relais ou directement, dans le but de mobiliser et d'organiser les masses. Il mène une lutte sur plusieurs fronts. En se limitant au seul secteur de la guerre, les foquistes n'ont pas marché sur leurs deux jambes. D'autre part car le Parti Communiste est un roc, un bastion, une forteresse. Il est cette digue qui permet de résister au reflux du mouvement de masse, de survivre aux défaites, de tenir face à l'adversité. La guérilla du Che se basait sur un volontarisme certes louable, mais terriblement vulnérable. Lorsque, face aux difficultés, les soutiens se sont taris, les portes se sont fermées, les groupes guévaristes et foquistes se sont étiolés, se sont disloqués. Cette faiblesse ne s'est pas avérée trop criante dans la conduite des opérations, car, alors, les USA ne donnaient qu'un appui modéré au régime de Batista. Elle ne s'est pas avérée trop visible dans un cadre où le mouvement communiste international était au zénith. Après la déstalinisation, après la rupture sino-soviétique, dans un contexte où les USA imposaient une pression terrible sur l'Amérique du Sud, les chances de succès se sont avérés moindres et, pour finir, nulles.

La question du Parti Communiste à Cuba s'est elle aussi montrée problématique, mais d'une manière peu visible. La construction du socialisme s'est émaillée de difficultés lorsque le Che géra le portefeuille de l'économie, difficultés reflétant les questions terribles et cruciales de « comment construire le socialisme dans une île en sous-développement ». Après son départ de ce poste, elle ne fut plus réellement posée. De fait, l'URSS dictait le développement économique de celle-ci, pour l'inclure dans la satellisation social-impérialiste. Il ne fait pas de doute que Che Guevara ait voulu développer le socialisme, il ne fait pas de doute quant à sa sincérité. Cette satellisation est ce qui signa l'arrêt de mort du développement plein et entier du socialisme à Cuba. Le Che s'est montré d'une hostilité complète envers les théories économiques de la direction Khrouchtchévienne et de ses successeurs Brejneviens, de même qu'envers leur politique de coexistence pacifique avec

l'impérialisme et la bourgeoisie. Seulement, dans le schisme entre révisionnisme et léninisme, entre URSS, Chine et Albanie, Cuba avait-elle les moyens de choisir ? Encerclée, l'île dépendait de l'aide de l'Union Soviétique. Entre choisir celle-ci et se lancer aux côtés de la Chine, le pragmatisme avait primé.

Toujours est-il que l'absence de véritable débat idéologique a précipité cette issue. Elle a permis aux lignes les plus droitières de triompher de manière quasiment systématique. Au final, le Che s'est retrouvé acculé au départ, car devenant gênant pour la direction du Parti Unifié de la Révolution Socialiste Cubaine (PURSC) fondé en 1962. Ce dernier ne prend le nom de PCC que lorsque les dèss furent déjà joués. L'île resterait fidèle à Moscou. Malgré cela, Cuba a vécu et, malgré sa situation, Cuba présente une face de succès.

Malgré ses échecs à la fin de sa vie, le Che est demeuré le symbole de la révolution cubaine, de la volonté de libération des peuples opprimés, et il a laissé derrière lui un héritage qui marque encore profondément la société de Cuba. Celui-ci disait que « la société doit devenir une grande école ». Une déclaration qui trouve encore aujourd'hui son application concrète, avec l'un des meilleurs systèmes éducatifs du monde. Le Che condamnait l'individualisme, chaque individu devant participer collectivement à la construction de la société socialiste. Il montrait lui-même l'exemple par une vie sobre, et par sa participation hebdomadaire au travail volontaire dans les usines. Cet esprit existe encore aujourd'hui dans le cœur des cubains, dont le travail bénévole a permis de grandement limiter les dégâts laissés, récemment, par l'ouragan Irma. Un Hors de ses frontières, Cuba est le seul exportateur de médecins du monde, que le secrétaire général aux Nations Unies Ban Ki Moon décrivait ainsi :

« ce sont toujours les premiers arrivés et ce sont les derniers à partir. Ils restent sur place après les crises. Cuba peut montrer au monde entier son système de santé, un modèle pour beaucoup de pays ».

Aujourd'hui, nous rendons hommage à un homme qui, guidé par la théorie marxiste-léniniste, a voué sa vie à la cause révolutionnaire. Son altruisme, son courage, son sens du sacrifice et son désir de justice doivent être pour nous une source d'inspiration ! Ernesto Che Guevara fait partie aujourd'hui du panthéon des martyrs de la révolution. Che Guevara reste aussi une icône, une icône qui contient une part de réussite, une part d'échecs et d'insuffisances. Il serait aisé de ne garder que les dernières par désir de pulvériser un « mythe » de plus. C'est là être faire preuve d'une bien piètre camaraderie et transformer la critique en entreprise de démolition. Ce n'est nullement notre vocation. Nous considérons qu'il est important de critiquer les insuffisances théoriques, politiques, pratiques et humaines, mais qu'il est tout aussi essentiel d'être capable de tirer des enseignements de ces expériences. Nous nous nourrissons autant des succès que des échecs de notre histoire et de notre mouvement. C'est en cela que les mythes doivent tomber, non pour démolir, mais bien pour dégager la vérité et les éléments pertinents d'une existence.

Dans ce cadre, Che Guevara était un camarade. Il fut un soldat de la révolution prolétarienne. Ni un saint, ni un démon, mais bien juste un homme. Cet homme est mort sous les balles de l'ennemi. Mais l'œuvre, l'œuvre vit toujours et existera tant qu'elle sera étudiée. Elle n'appartient plus au Che seul, elle appartient à l'humanité.

« Le présent est fait de lutte ; l'avenir nous appartient »

Après de nombreuses années consacrées à la lutte pour la lutte contre l'emprise de l'impérialisme US, pour la révolution et le socialisme, il était assassiné par les forces paramilitaires de l'État bolivien, pilotées par la CIA. Klaus Barbie, alors en « cavale », se serait vanté de l'avoir torturé lui-même, pour le compte du régime de La Paz. Che, son image, ses portraits, ses citations, forment autant d'icônes pour le mouvement révolutionnaire international. Sa jeunesse, son charisme, l'allant, l'entrain révolutionnaire qui l'accompagne en font un symbole. Le Che, quoiqu'il en soit, demeure pour beaucoup, en particulier dans la jeunesse, une porte d'entrée vers la lutte, une porte d'entrée vers la combativité. Il incarne un romantisme révolutionnaire qui, s'il ne se suffit à lui seul, s'il n'est pas ce qui apportera la victoire, permet à de nombreux et nombreuses camarades d'entrer dans le combat contre l'impérialisme et la bourgeoisie.

